

# LE MONDE

## Dallapiccola et Schnittke Le timbre et la lutte

Par JACQUES LONCHAMPT. Publié le 07 avril 1982

Le programme très attrayant de l'Ensemble inter-contemporain, lundi, au Théâtre du Rond-Point, était couronné par le Pierrot lunaire, de Schoenberg, après deux œuvres remarquables de Luigi Dallapiccola et d'Alfred Schnittke.

Du premier, naguère tenu en piètre estime au Domaine musical, on entendait un délicat chef-d'œuvre : le Concert pour la nuit de Noël 1956, titre étrange pour une commande faite par une société de musique japonaise et réalisée seulement en 1957-1958, sur des textes d'un poète du treizième siècle, Jacopone Da Todi, l'auteur du Stabat Mater.

Ces strophes enflammées d'amour, en larges écarts et vocalises, mais d'une souplesse très italienne, sur d'éclatantes sonorités des cuivres, sont encadrées par des pages d'une grande douceur, tissées avec un art très wébernien, où chaque instrument ne dit que quelques mots, glisse son timbre et cède la place à son voisin.

Broderies chatoyantes sur une œuvre sérielle, claire et harmonieuse, mystérieuse et odorante, où l'on savoure chaque son comme une merveille unique, qui fut parfaitement interprétée par la soprano Erika Sziklay et l'Ensemble inter-contemporain dirigé par Peter Eötvös.

Changement complet d'atmosphère avec le Troisième Concerto pour violon et orchestre de chambre (1978), de Schnittke - superbement défendu par Gidon Kremer, - un concerto très romantique malgré son langage moderne qui retrouve souvent des appuis tonaux.

Le violon exécute une sorte de danse perpétuelle, épuisante, étouffante, face à un orchestre assez rude, mais relativement placide, qui tantôt dialogue avec lui, tantôt lui oppose de curieuses formules, souvent désaccordées, des grondements sourds, un choral, une sorte d'indicatif nostalgique et lancinant, etc.

Le soliste multiplie les performances longue cadence en solo au début, en trémolos sur chaque note d'une lente mélodie, murmures en quart de ton, gémissements et cris, chants oppressés qui luttent désespérément pour s'envoler ou bien sombrent dans une espèce de folie. C'est un combat inlassable qui s'achève par de belles coloratures dans l'aigu lorsqu'entre enfin dans l'orchestre la sonorité pacifiante des cordes.

On est à la fois captivé et désorienté par cette œuvre expressionniste de grande intensité qui montre que l'avant-garde soviétique reste très profondément russe et ne renie sûrement pas l'héritage de Tchaïkovski et de Chostakovitch.